

Confessions d'un profane passionné

François Ricard

Volume 25, numéro 3 (147), juin 1983

L'histoire vécue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30490ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ricard, F. (1983). Confessions d'un profane passionné. *Liberté*, 25(3), 64–81.

FRANÇOIS RICARD

CONFESSIONS D'UN PROFANE PASSIONNÉ

N'ayant jamais pratiqué la recherche historique mais ayant beaucoup pratiqué, en revanche, les ouvrages d'histoire, et prenant conscience que celle-ci occupe aujourd'hui une position privilégiée, proprement «rayonnante», dans ce qu'on me pardonnera d'appeler ma pensée — qui est aussi, et peut-être surtout, une morale, un point de vue sur la mort —, j'essaie tant bien que mal de me rappeler, de décaper par couches successives ce qu'a été mon expérience du passé. Non pour l'intérêt de mon cas personnel, mais parce que, me semble-t-il, ce cas est celui de beaucoup.

1. Première couche: dans les limbes du cours primaire, les manuels de Guy de Laviolette (historiographe patenté des f.i.c. et donc du Comité catholique de l'Instruction publique, compère du «romancier» patenté des f.i.c. qui, lui, signait Dollard des Ormeaux). Dans ces livres d'*Histoire du Canada* — il y en avait, si je ne m'abuse, pour la 4^e, la 5^e et la 6^e années, qui tous ne faisaient que se répéter et *en remettre* — le passé nous était enseigné moins par les mots que par le regard: images de Louis Hébert tombant de son échelle, des Martyrs canadiens avec leur collier de charbons ardents, du baril boomerang de Dollard, des Iroquois incendiaires, de la flotte de Walker s'abîmant contre les récifs de l'Ile-aux-Oeufs, des Anglais gravissant nuitamment l'Anse-au-Foulon.

Images que réitéraient en fin de chapitre les magnifiques métaphores de Louis Fréchette ou d'Octave Crémazie, poètes nationaux. Le passé, pour les écoliers que nous étions, n'était que courage et beauté.

Nous ne savions pas bien, au cours des longs après-midi de somnolence, quand finissait la leçon d'histoire du Canada et quand commençait la leçon d'histoire «sainte», qui portait sur l'Ancien Testament. C'est qu'au fond ces deux histoires avaient la même fonction, qui était de flanquer, d'élargir, de faire rayonner dans l'espace et le temps ce qui constituait le centre de tout: l'Evangile. Moïse préparait Jésus, La Vérendrye et Montcalm le continuaient; le pharaon d'Egypte annonçait Hérode, Wolfe le répétait. Curieusement, toute cette historicité était exempte de temporalité. Le passé était une sorte de continuum *ontologiquement* différent, métaphysique, où les lois ordinaires de la vie ne jouaient plus, et où tout, chaque geste (exploit) de chaque homme (saint), chaque événement (miracle) relevaient proprement du merveilleux, y compris la triste Conquête de 1760, qui reproduisait à la fois la Crucifixion et la dévoration de petit Chaperon rouge par le loup: un bout dur à passer, mais on savait que ça finirait bien...

De cette hagiographie, nous sommes ensuite passés, avec le cours classique (deuxième couche), à Bossuet, assaisonné d'un peu de positivisme bon teint, c'est-à-dire du culte du fait, ou plutôt de la date, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Cela se traduisait par deux changements majeurs. D'abord, par une extension soudaine du passé, puisque à l'histoire du Canada et à l'histoire sainte succédait brusquement ce que nos maîtres appelaient l'histoire «générale», qui était essentiellement l'histoire européenne, et plus particulièrement l'antiquité gréco-romaine suivie tout naturellement, comme si elle la prolongeait en droite ligne, par l'histoire de France, de Charlemagne aux environs de la Révolution (l'«Epoque contemporaine», qui faisait suite aux

«Temps modernes» en 1789, se perdant pour nous dans les brumes de la complexité et de la politique). De l'histoire américaine, rien, sauf lorsqu'elle croisait, à l'occasion de quelque bataille, l'histoire du Canada, que l'on continuait aussi à nous enseigner, mais dans une perspective légèrement différente, qui faisait un peu plus de place au Régime anglais (jusqu'en 1867 — après, c'était de nouveau la brume), et surtout qui tablait maintenant — c'était le deuxième changement — non plus sur l'image mais sur le *raisonnement*.

Car nous étions à l'âge de la dissertation. Le passé, du recueil d'images pieuses qu'il avait été, devenait une chaîne de causes et d'effets; le tableau paradigmatique se muait en un rigoureux déroulement syntagmatique, en une sorte de longue déduction grisâtre, dont les faits — soigneusement datés — constituaient les arguments successifs et parfaitement articulés. Les dates, la chronologie, le temps intervenaient donc, mais c'était une temporalité logique, huilée à la manière de ces splendides syllogismes dont saint Thomas nous offrait alors le modèle avec les cinq preuves de l'existence de Dieu. Coiffés à la Elvis, nous refaisions chaque jour le *Discours sur l'histoire universelle*.

En histoire du Canada, Guy de Laviolette faisait ainsi place à Groulx et Chapais, et la légende dorée à l'art de la démonstration. Mais si les moyens changeaient, le contenu idéologique restait le même. Car nos dissertations devaient aboutir à des conclusions claires: par exemple, que la Nouvelle-France avait bel et bien eu des origines mystiques, que la Conquête avait bel et bien été causée par l'incurie de la métropole, ou que George Etienne Cartier avait bel et bien été, en matière de politique, un visionnaire. La seule différence, c'était que nous avions à présent des dates et des raisons pour le prouver.

Je repense parfois au «lieu» d'où nous considérons ainsi le passé. Enfants, l'histoire nous avait plongés dans l'univers du conte, de la pure imagination, et il n'y avait guère eu de différence, pour nous,

entre Blanche-Neige et Marie de l'Incarnation ou entre le Prince Eric et Louis-Joseph Papineau. Le passé avait été *ailleurs*, essentiellement, dans un monde où nous, nous n'étions pas, où nous ne pouvions pas être, sauf la nuit, parfois, dans nos rêves, ou bien le dimanche, à la salle paroissiale, quand le vicaire-projectionniste nous régalaît de Tarzan et Chita. Adolescents, notre point de vue a changé. Nous avons cessé de rêver et nous sommes mis à comprendre. L'histoire n'était plus hors de nous; c'était nous, maintenant, qui étions hors de l'histoire. En moins de deux nous nous hissions jusqu'aux espaces atopiques et intemporels de la connaissance logique. Il fallait inscrire, au haut de nos dissertations, la date précédée du sigle *JMJ* (Jésus, Marie, Joseph): c'était là tout ce que nous sacrifiions au présent. Car dès la ligne suivante commençait ce qui allait être une démonstration aussi transparente et irréfutable que le cristal: *Aux yeux d'un observateur impartial...* Ces yeux, bien sûr, étaient ceux de l'esprit, qui voyaient clair et loin et que ne brouillaient ni la confusion de nos vies quotidiennes ni celle du monde qui nous entourait. Le passé, nous le considérions comme extérieur, parfaitement visible et fixé une fois pour toutes (le temps de l'histoire, nous avait appris la grammaire grecque, est l'aoriste). Roland Barthes, dans *le Degré zéro*, a très justement décrit cette position épistémologique en parlant d'«un autrefois sans épaisseur, (débarassé) du tremblement de l'existence». *L'observateur impartial*, en effet, ne tremblait pas. Il était vulnérable.

Puis ce furent — troisième couche — les études de lettres, dans lesquelles l'histoire comptait pour peu car c'était alors l'époque où le texte fonctionnait en soi. Mais par personnes interposées, et pour les besoins de la thèse, il fallait bien consulter de temps à autre quelque ouvrage d'histoire, au moins littéraire. Ainsi nous furent révélés le lansonisme et, après celui de Bossuet, l'univers de Langlois et Seignobos.

Ne la connaissant que par ouï-dire, la «méthode historique» nous paraissait quelque chose d'aussi savant qu'ennuyeux. Il y avait toujours, dans les séminaires que nous étions forcés de suivre, quelque étudiant passablement plus âgé que nous et qui, ostensiblement, avait été formé à bonne école. Son rôle, aurait-on dit, était de représenter, parmi les adeptes de la «nouvelle critique» que nous étions tous plus ou moins, la grande tradition historienne de l'université française. Il ne parlait que sources, documents, critique des textes (et le mot «critique», dans sa bouche, n'avait rien à voir avec nos élucubrations sur les fonctions et les indices). A tout moment il sortait de son chapeau quelque fiche miraculeuse où il avait noté, en consultant des documents autographes dans les oubliettes d'une bibliothèque inconnue de nous, un petit fait aux conséquences inouïes. Nous demeurions interdits devant tant de science et de précision, car l'objectivité du monsieur, naturellement, était inattaquable.

Notre admiration, toutefois, restait froide, et je ne me souviens pas que l'un d'entre nous se soit jamais senti attiré par tout cela. Si bien que cette époque, pour nous, fut marquée par une sorte de renoncement au passé. Ayant perdu cette belle cohérence qui avait fait l'objet de nos dissertations de rhétoriciens, le passé nous était devenu quelque chose de foncièrement *étranger*, d'une étrangeté non plus féérique comme aux jours de l'enfance, mais lourde, prosaïque, basse de plafond et infiniment inintéressante. Ce n'était qu'une collection d'événements triviaux, qu'il fallait reconstituer de façon minutieuse et plus ou moins timorée, car l'Erreur historique, malgré les garde-fou que dressait partout la Méthode, menaçait à chaque tournant. Rares étaient les élus qui parvenaient à la Certitude historique, et encore, quand ils y parvenaient, c'était une certitude singulièrement congrue. Par exemple, que Balzac avait certainement été influencé par Monsieur X en écrivant *le Père Goriot*, car, malgré que Monsieur X n'ait

publié son ouvrage que trois ans plus tard, une lettre de Balzac à Madame Y, antérieure de trois mois à la date où il écrit le premier mot de son roman (date que permet d'établir l'examen du verso du manuscrit), fait allusion à un article paru dans la *nième* livraison de la revue Z, livraison contenant également un article où ledit Monsieur X, qui visait alors une chaire au Collège de France (chaire dont le titulaire venait d'être écarté pour des raisons politiques), donnait un premier aperçu de sa pensée, qu'il serait trop long de résumer mais qui avait donné à Balzac l'idée de faire de son personnage un ancien vermicellier malmené par la Restauration.

Que nous importaient ces fadaïses érudites? Nous les abandonnâmes à ceux qui en faisaient profession et rangeâmes tranquillement l'histoire avec la chimie et les autres disciplines vénérables et plates.

Même si, bien entendu, cela se passait en France, l'histoire du Canada subit le même sort. Nous n'y pensâmes plus. Le passé perdit toute pertinence à nos yeux, peut-être parce que nous ne nous sentions pas de taille, plus probablement parce qu'il nous semblait essentiellement fermé, impénétrable, muet comme une pierre, et que nous n'avions aucune prise sur lui, pas plus qu'il n'avait de prise sur nous. Ce n'était qu'un dépôt d'archives, un tas de faits minuscules sans véritable importance, des dates, des noms, de la mort.

Comment, de cette indifférence, suis-je revenu à l'histoire, je n'arrive pas à me le rappeler clairement. Sans doute parce que le parcours, effectivement, n'est pas clair. En tous cas, il n'y a pas eu d'illumination, je n'ai pas été touché, à tel instant précis, par la grâce historique. C'est très peu mon genre, du reste (les illuminations sont pour moi des choses qui se soignent). Non, c'est plutôt un enchevêtrement de circonstances, une succession de petites grâces, si l'on veut, dont je n'ai pas eu conscience avant que leur

accumulation n'ait fait de moi le profane passionné que je suis aujourd'hui.

Si diverses qu'elles soient, ces circonstances ont pourtant une chose en commun, qui me déclassera sûrement aux yeux des historiens mais qui est, et demeure encore aujourd'hui, la source principale de l'intérêt que je porte à leurs travaux: la littérature. C'est en littéraire, en effet, et pour des considérations d'abord littéraires, que je me suis mis, une fois de retour au Québec, à consommer fiévreusement de l'histoire.

Plus précisément: de l'histoire du Canada (ou du Québec, comme on avait commencé à dire entre-temps). Car, quoique détenteur d'un doctorat en lettres *françaises*, j'ai été embauché à McGill pour enseigner la littérature *québécoise*: il suffisait pour ainsi dire d'être né Québécois pour se voir automatiquement consacré spécialiste en littérature indigène, littérature dont l'esprit du temps (on était en 1971) rendait l'enseignement pratiquement inévitable dans un Département qui, jusqu'à quelques années plus tôt, avait magnifiquement ignoré la réalité qui l'entourait. Donc, me voilà en train de préparer, pour ma première rentrée, un cours sur «La littérature québécoise des origines à la Deuxième Guerre mondiale», rien de moins. Comment dès lors ne pas me plonger dans l'histoire? J'ai dû dépenser (d'avance) la moitié de mon premier chèque pour acheter, un peu au hasard, tout ce qui me paraissait susceptible de rafraîchir ou de parfaire les connaissances que je croyais tenir de mes études secondaires. Je me procurai du Groulx, du Brunet, du Frégault, du Wade, les quelques tomes dépareillés de l'*Histoire* de Garneau que je pus dénicher, et même l'*Histoire économique et sociale* de Fernand Ouellet qui venait alors de paraître et qui me tomba des mains autour de la cinquantième page.

Mes lectures, à ce moment-là, furent purement utilitaires. Je cherchais de l'information historique, un «savoir» aussi précis que possible concernant une

réalité clairement identifiée, autonome, objective: le passé. Naturellement, j'y parvins, et pus donner mon cours à peu près convenablement, en fournissant à mes étudiants un beau tableau général de ce qu'il convenait de savoir de l'histoire du Québec. Ils se montrèrent contents.

Mais en réalité, je les trichais. Car mon savoir n'était pas du tout aussi assuré qu'il en avait l'air. Si j'avais pu dégager de mes lectures l'ensemble de données soi-disant objectives dont j'avais besoin (des dates, des chiffres, des noms, des tendances, bref, des événements), c'était uniquement parce que, justement, j'en avais besoin et que je croyais possible de les isoler. J'avais bien remarqué, en parcourant mes auteurs, que leur propos n'était pas tant de poser ces dites données que de les lire et les interpréter, mais cela me paraissait superflu et je pratiquais à cet égard une sorte de restriction mentale systématique, mes contacts antérieurs avec l'histoire m'incitant à n'extraire de leurs ouvrages que ce que je tenais pour la substantifique moelle: les faits. Certes, je commençais à éprouver quelques doutes sur le bien-fondé d'une telle opération, mais comme il fallait faire vite, je me débrouillai avec ma mauvaise conscience et remis le problème à plus tard.

L'occasion se présenta dès l'année suivante, quand on me demanda, pour un éventuel Cahier de l'Herne sur le Québec (Cahier qui, à ma connaissance, ne vit jamais le jour, mais je ne fus pas le seul attrapé), de rédiger un article sur Lionel Groulx. Jamais je n'aurais eu moi-même l'idée d'écrire sur cet auteur (dont le nom seul me plongeait dans la morosité), mais comme la personne d'abord pressentie s'était récusée, et qu'à l'université on me serinait la maxime du *«publish or perish»*, j'acceptai avec empressement. Je devais, d'après la commande, illustrer «l'actualité de Lionel Groulx», c'est-à-dire montrer à quel point celui-ci avait inspiré directement la Révolution tranquille et le mouvement national des années soixante. Je voulais bien.

J'ai dû passer, à lire Groulx, tout un printemps et l'été qui a suivi. Se farcir les trois tomes de *Notre maître le passé* par 30 degrés centigrade, il fallait le faire. Mais l'expérience a été décisive, et c'est de là, je l'avoue, que date vraiment mon attachement, non pas pour l'œuvre de Groulx, mais pour l'histoire en général, et l'historiographie en particulier.

Non que j'aie trouvé chez Groulx quelque modèle de pensée ou quelque enseignement supérieur, loin de là. Je ne crois pas même qu'il y ait chez lui, quoi qu'on dise, de véritable réflexion sur la pratique de l'histoire ou sur la nature du savoir historique. En fait, comme historien, Groulx a surtout le mérite de croire fermement en ce qu'il fait, et de le faire avec une ardeur, avec un naturel, dirais-je, qui confine à l'exemplarité. Il est, il a été pour moi à ce moment-là l'historien-type. Or, puisque cette fois je l'étudiais *en lui-même* — et non plus, comme naguère, pour «apprendre» le passé — ma lecture de Groulx a été mon premier vrai contact avec la démarche historiographique elle-même, c'est-à-dire avec ce processus intellectuel particulier qu'est la description du passé.

Ce fut la fin de mon positivisme. Car je retirai de cette expérience une découverte, ou du moins une intuition, qui, toute banale qu'elle puisse sembler, eut alors pour moi beaucoup de signification, étant donné que je l'éprouvais directement, que je la produisais en quelque sorte *pour mon propre compte*. Formulée simplement, cette découverte serait à peu près la suivante: *le passé n'existe pas*, il ne peut donc être reconstitué ni connu *en soi*. Seules existent deux choses, et toutes deux n'existent que *dans le présent*: les documents, d'une part, et l'historien, d'autre part, l'histoire n'étant rien d'autre que le rapport entre ces deux instances, la *lecture* que celui-ci fait de ceux-là. Car les documents, à proprement parler, ne sont rien: matière muette (ou dont le langage relève d'un code à jamais perdu), dépourvue de signification manifeste, susceptible de croître indéfiniment, semblable en somme à ce qu'on appelle la nature, ils ont

beau exister, leur existence est pour ainsi dire minimale, gouvernée par le hasard, chaotique, privée en elle-même de tout ordre comme de toute signification. Seule l'intervention de l'historien leur donne forme et sens, les organise et fait d'eux les traces d'un *univers*, qui prend alors le nom de passé.

J'en étais venu à cette conclusion en observant notamment ceci: ce que Groulx racontait de la Nouvelle-France était proprement du délire, *il ne se pouvait pas* que les choses aient été comme il les décrivait. Et pourtant, son récit s'appuyait constamment sur des preuves tangibles, sur des «faits» établis par des documents: il avait tous les attributs de la rigueur et de l'objectivité, il était *cohérent*. D'où venait donc cette cohérence, sinon de l'historien lui-même, de sa manière de lire les documents et d'écrire son récit? Ce qui ne voulait pas dire que la vision groulxienne de la Nouvelle-France fût entièrement gratuite et gouvernée par la seule fantaisie. Au contraire, une telle vision obéissait à des déterminations très précises. Mais celles-ci n'avaient rien à voir avec la vérité historique ni avec les documents eux-mêmes: elles relevaient toutes du *présent* de l'historien, c'est-à-dire de sa position et de son rôle à l'intérieur du contexte socio-idéologique où il écrivait.

Une telle «découverte» n'avait rien de lumineux, certes, et je ne la donne absolument pas pour telle. Plusieurs autres l'avaient faite et expliquée bien avant moi et bien mieux que moi. Au fond, je ne faisais que découvrir l'Amérique avec quelques siècles de retard. Mais on fait ce qu'on peut, et n'empêche que mon Amérique, si peu neuve qu'elle fût, je l'ai ensuite parcourue à satiété.

Mon expérience groulxienne, en effet, m'avait placé vis-à-vis de l'histoire dans une situation assez paradoxale, que j'appellerais: une ferveur impie. D'un côté, je ne croyais plus, de l'autre, j'aimais. Impie, je pratiquais à l'égard des productions des historiens et de tout ce qui se voulait connaissance

historique le doute le plus méthodique. Je me répétais que le passé n'existe pas, que ce qui n'existe pas est inconnaissable, et donc que tout, à la limite, peut être dit du passé, aucune «vérité» ne servant de norme en ces matières et tout s'expliquant par les rapports entre l'historien et son milieu (au sens le plus large). Mon scepticisme n'avait donc pas de bornes. Tout ce qui prétendait enseigner le passé, que cela vienne des historiens, des politiciens ou de quelque idéologue que ce soit, me faisait sourire ou fulminer. Les propos dénigriers de Descartes, Voltaire ou Valéry contre l'histoire m'allaient droit au cœur, et j'entretenais face au passé une perplexité absolue.

L'histoire n'était pour moi qu'un *discours*. Cela la discréditait totalement comme science mais, loin de m'en détourner, me la rendait encore plus précieuse. Car je l'annexais, en somme, à la littérature, je la tirais de l'ordre du *savoir* vers celui du *dire*, en la considérant, à l'instar de toute fiction, comme la production d'un sens par les moyens du langage. Sauf que cette fiction-là, contrairement au roman ou à la poésie, et assez proche en cela de l'essai, ne se donnait pas spontanément pour telle et mettait plutôt en œuvre une rhétorique du «savoir» visant à persuader le lecteur de sa propre validité, alors qu'en fait elle n'avait pour toute validité que sa fonction idéologique. En un mot, j'admirais dans l'histoire ce phénomène assez rare: de la fiction magnifiquement dissimulée et d'une pertinence sociale parfaite. D'où, malgré mon incrédulité radicale, cet intérêt, cette véritable passion que je conçus alors pour les productions de l'histoire. Je dévorais littéralement tout ce qui se publiait, notamment, mais pas uniquement, en histoire du Québec; je suivais les débats d'écoles et les querelles d'interprétation; j'allai jusqu'à m'abonner à la *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Le spectacle de la rhétorique historique me captivait, et quand vint le Referendum, qui fut en grande partie une polémique sur le «sens» de notre histoire, je fus comblé.

C'est dans cet esprit que, me trouvant quelque temps plus tard, comme tous les professeurs de littérature québécoise, en quête d'un corpus un peu moins répétitif, j'ai choisi d'organiser un séminaire de troisième année sur «L'historiographie québécoise». La méthode était simple: confronter, autour d'un thème donné (par exemple, l'économie du Régime français, la Conquête, 1837, l'émigration franco-américaine, etc.), les versions qu'en ont produites divers historiens à diverses époques, de Garneau à Ouellet, de l'abbé Ferland à Albert Faucher, en passant par les Chapais, Groulx, Frégault, Lanctôt, Wade, Brunet, etc. Je vous fais grâce des analyses, mais les résultats étaient parfois terribles pour la «vérité historique». Nous constatons à quel point le travail de l'idéologie était constant, profond, quasi exclusif et d'une habileté rhétorique surprenante. Inutile de dire que le passé, que la connaissance du passé sortait passablement mal en point de ces petits exercices comparatifs, où nous tâchions pourtant de «pondérer» l'analyse en tenant compte du fait que tous les historiens ne disposaient pas des mêmes documents ni de la connaissance des mêmes «faits». Mais nous nous rendions finalement compte que «faits» et documents sont relativement peu de chose, qu'ils constituent tout autant les produits que les sources du discours historique, en tous cas qu'ils ne le déterminent pas de manière décisive, ainsi que le font par ailleurs le contexte socio-idéologique, les intérêts de classe, l'«esprit du temps» ou même la biographie personnelle de l'historien.

Il était assez facile de répandre chez mes étudiants la suspicion envers les historiens anciens, ceux dont les «erreurs» et les biais étaient particulièrement manifestes. Par contre, leur inspirer la même attitude critique vis-à-vis des historiens actuels, leurs contemporains, c'est-à-dire vis-à-vis d'eux-mêmes, en fin de compte, posait de sérieuses difficultés, que je ne crois pas avoir surmontées. Il est extrêmement ardu de renoncer à l'idée que la connaissance historique

progresses et que l'historiographie actuelle, par conséquent, soit supérieure à l'ancienne. On a plutôt tendance à considérer l'histoire de la manière dont on considère (à tort ou à raison) la physique et la médecine, c'est-à-dire comme une discipline où les connaissances s'additionnent avec le temps et où ce qui vient après est nécessairement meilleur, plus complet, plus juste que ce qui a précédé. Or si les techniques de l'histoire, si la cueillette et l'analyse des données, si les moyens de l'érudition se perfectionnent, cela ne change pas forcément le processus même, ce que j'appellerais «l'énonciation» historienne, qui demeure toujours ce qu'elle est: production de sens au moyen d'un discours, création rhétorique d'un passé en fonction des attentes et des partialités du présent. Cela, bien sûr, il est aisé de l'observer chez Groulx ou Chapais, mais beaucoup moins chez leurs successeurs actuels, dont nous partageons le présent et qui parlent le même langage que nous. Comment se distancer de l'immédiat? Comment se soupçonner soi-même de délire?

5.

Cette vision de l'histoire me venait-elle d'avoir trop fréquenté, justement, Groulx et Chapais? Peut-être bien. Pourtant, je m'étais mis entre-temps, pour les fins de mon séminaire et en victime consentante de ma passion, à lire (quatrième ou cinquième couche, je ne sais plus) ce qu'on appelle la «nouvelle histoire» française, soit quelques travaux majeurs de Duby, Ariès, Braudel, Le Roy Ladurie, mais surtout leurs ouvrages un peu théoriques, car c'est une caractéristique des représentants de cette école — pensons à Bloch, Certeau, Veyne, Marrou, Le Goff — que de beaucoup réfléchir sur le métier d'historien. (Je lisais aussi leurs émules québécois — de Ouellet à Dechêne, en passant par les historiens démographes, les disciples de Jean Hamelin, et même Dumont et ses équipes pour l'idéologie — la plupart du temps excellents, sauf que je trouvais rarement chez eux des auteurs préoccupés non seulement par les contenus mais aussi

par la nature de leurs travaux.)

Or ce que j'ai trouvé dans cette «nouvelle histoire», en plus de tous ces éléments méthodologiques extrêmement novateurs que sont, par exemple, la «longue durée», la série statistique, l'ouverture aux sciences humaines ou la redéfinition des champs et des objets traditionnels de l'histoire, y compris la notion de «fait historique», c'est surtout, je dois dire, une attitude épistémologique qui, loin de me guérir de mes propres réflexions issues de l'expérience, les confirmait encore davantage mais me permettait en même temps de les approfondir et de les nuancer.

Le plus frappant, en effet, chez ces «nouveaux historiens», c'était leur critique radicale du positivisme, et donc leur très grande circonspection face à leur propre savoir, en un mot, leur renoncement à cette idole: la «certitude» historique. Tous, ou à peu près, se voulaient des «scientifiques». Ils pratiquaient dans leurs enquêtes un contrôle et des procédures de vérification aussi stricts que possible, visant à assurer un maximum de rigueur et d'objectivité. Mais ils savaient par ailleurs les limites de cette rigueur et de cette objectivité, et même que rigueur et objectivité sont des conditions nécessaires mais non suffisantes à l'élaboration historique, des facteurs plus «littéraires», idéologiques, discursifs, et donc liés directement à l'historien et à son milieu, entrant aussi en ligne de compte et peut-être de façon déterminante. Fini le mythe de l'historien au regard divin, qui s'élève au-dessus de la contingence pour contempler en toute quiétude un passé dont il serait entièrement détaché. La connaissance historique était essentiellement instable, hypothétique, «tremblante» (au sens de Barthes), fondée certes sur les documents (et même sur une plus grande abondance de documents), mais conditionnée avant toutes choses par l'«approche» de l'historien et de la société où il se trouve, hic et nunc, par leur appareillage mental et idéologique, par les questions qu'ils se posent et qui leur sont posées. En ce sens, le «terrain» de l'histoire n'était plus d'abord

le passé, mais bel et bien le *présent*. Lire Braudel m'instruisait sans doute du monde méditerranéen à l'époque de Philippe II; mais ce que cette histoire *disait* surtout, c'était le présent, la conscience des années d'après-guerre telle que reflétée, telle que *recrée* dans l'Espagne et l'Italie du XVI^e siècle. Ainsi, pour revenir à mes préoccupations plus immédiates, si l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau avait comme référent ultime les années 1840 (et non le contenu manifeste de l'ouvrage), de même lire et comparer Chapais, Groulx, Frégault, Wade, Brunet, Ouellet, c'était beaucoup moins augmenter ma connaissance, mettons, du XIX^e siècle québécois, que suivre le mode selon lequel les élites québécoises, en 1920, 1940, 1950 ou 1960, se sont représentées elles-mêmes dans leurs projections du passé. Et cela valait jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à Linteau, Durocher et Robert, par exemple, dont l'ouvrage n'est pas seulement une synthèse des années 1867-1929, mais aussi — et peut-être surtout — une certaine synthèse de l'esprit, de l'imaginaire, des attentes qui habitent notre propre temps.

Ce qui était véritablement nouveau chez les nouveaux historiens, c'était donc moins leur «technologie», dont on faisait grand cas, que cette lucidité et l'espèce de réserve qui en résultait. Il s'était produit, par eux, ce qu'on pourrait appeler une sécularisation, une laïcisation de l'histoire. Et ce phénomène, loin de décourager la recherche, y avait au contraire provoqué un souffle nouveau, une ferveur, une «vibration» comme il ne s'en était produit dans aucune autre discipline, ce qui plaçait l'histoire, aujourd'hui, à la fine pointe des sciences humaines et faisait d'elle, certainement, l'un des lieux intellectuels où la pensée «bougeait» avec le plus de vigueur.

Mais je reviens à mon cas personnel. Je disais tout à l'heure que mes lectures de la nouvelle histoire, en plus de confirmer mes expériences, m'avaient aidé à les nuancer. Je devrais plutôt dire: à les réorienter, à me «reconvertir» en quelque sorte. Car j'en étais

venu, comme j'ai dit, à adopter devant l'histoire une attitude nettement dépréciative, et c'est presque par délectation morose, pour le seul plaisir de la critique, que je continuais à lire de l'histoire, un peu comme on se plaît au spectacle de l'innocence. Cette ignorance qui se faisait passer pour de la certitude, ce recours aveugle à l'inexistant, ces mots que l'on prenait fort sérieusement pour des choses, tout cela comblait à peu de frais mon penchant au cynisme.

À la longue, toutefois, je me serais sûrement lassé de ces maigres jouissances, si la nouvelle histoire, et d'autres expériences que je n'ai pas à relater ici, n'avaient peu à peu modifié complètement mes façons de voir et transformé mon détachement un peu ironique en cette véritable fascination où je suis à présent.

Car tel est bien, à l'heure actuelle, mon attachement à l'histoire: une fascination, une inclination profonde de l'esprit, qui trouve là son lieu de prédilection, son espace, dirais-je, le plus sûr et le plus «naturel». À quoi cela tient-il?

Il faut dire d'abord que ce n'est ni la méthode historique ni les historiens eux-mêmes qui font l'objet de ma fascination. À ceux-ci, j'aurais au contraire bien des reproches à adresser, notamment pour leur défaut général de conscience, la prétention de plusieurs d'entre eux, et leur espèce d'insouciance devant les utilisations de l'histoire que pratiquent sans vergogne les détenteurs de tous les pouvoirs. Au Québec en particulier, l'institution historienne est d'une grande pauvreté au chapitre de la réflexion, et même de l'invention. Nous avons d'excellents exécutants, des dépouilleurs d'archives d'une patience et d'une générosité remarquables, mais combien de découvreurs, combien de véritables *créateurs de passé*? La plupart, si d'aventure ils en devenaient, ce serait à leur corps défendant, tant règne dans ces milieux une prudence, une pusillanimité plus confortable, souvent, que vraiment «scientifique». À ces gens sérieux, à ces impeccables compilateurs, il

manque, aux yeux du profane passionné que je suis, ce qui devrait pourtant venir en tout premier lieu et que j'appelle tout simplement : *le sens du passé*.

Or ce sens n'est pas uniquement celui du temps, de la nature diachronique des phénomènes, chose qui, déjà, ne va pas de soi autant qu'on le pense. Ce n'est certes pas non plus le « passéisme » ou quelque forme d'idolâtrie envers ce qui est disparu, ou encore l'idée que le passé serait un réservoir de modèles ou d'enseignements pour le présent (cela, seuls les politiciens le croient, parce que ça fait leur affaire de le croire). Ce n'est même pas, ce n'est surtout pas l'idée que le passé fournirait des explications univoques du présent. Non, ce qui définit, me semble-t-il, le sens du passé, ce serait d'abord et avant tout, pour reprendre une hyperbole de tout à l'heure, la conscience de son inexistence, ou du moins de son extrême précarité, la conscience que tout ce qui peut être dit du passé demeure essentiellement hypothétique, provisoire et, plus profondément encore, de caractère proprement *fictif*.

Il n'y a rien là de négatif, comme on serait tenté de le croire. Ce serait même naïveté que de conclure de là à la vanité de l'histoire. Bien au contraire, c'est cela, me semble-t-il, qui fait tout son prix, cette précarité, cette incertitude qui affecte non seulement le savoir qu'elle propose, mais jusqu'à son objet même : le passé. Monde englouti, dont ne subsistent que des fragments de paroles et de choses, celui-ci n'appartient encore à l'être que par les discours que nous formons à son propos. En lui-même, il n'a ni ordre ni sens, il est un espace de pure ouverture et de virtualité quasi infinie. Bref, sans nous il n'est rien. Et pourtant, c'est de là que nous venons, de là que vient le monde où nous vivons. De cette absence, de cette disparition, de ce silence.

Or l'histoire nourrit cette ambition singulière : faire le pont entre ici et nulle part, entre un présent envahissant, dont il lui est impossible — quelques précautions qu'elle prenne — de se dégager, et un

passé enfui, abîmé dans le temps, qu'il lui est tout aussi impossible de connaître directement, expérimentalement. Entre ce qui est, ce qui déborde de présence, et ce qui a fini d'être à tout jamais. Entre moi et les morts.

En toute rigueur, une telle ambition, quand on y pense, tient de la folie. Mais n'est-ce pas la même folie qui fait que nous vivons et pensons? Et l'histoire, justement, a quelque chose d'exemplaire en ce qu'elle représente par excellence cette folie. Elle par qui le présent et le passé sont confrontés, mis en position de *dialogue*, ouverts l'un à l'autre. Elle par qui le présent colonise le passé, par qui la parole investit les zones du silence et de l'oubli, et par qui nous allons là où nous ne sommes plus. Elle par qui, réciproquement, le passé débloque le présent, l'élargit, le dédramatise, le rend poreux et relatif, elle par qui l'évanescence des morts nous allège de nous-mêmes. Il y a dans le recours au passé un arrachement, une ironie vis-à-vis du présent, qui est la seule vraie libération, la seule «prise de distance» possible. Car cette existence lacunaire dont le passé est porteur, l'histoire ne fait pas que tenter de la combler en y exportant la cohérence supposée du présent. L'échange se fait aussi en sens inverse: le passé «perce» la plénitude trop assurée du présent.

Ainsi, au bout du compte, ma fascination pour l'histoire est-elle en grande partie d'ordre moral. Le passé, me semble-t-il, incarne par excellence l'ombre qui à la fois nous hante et nous échappe, cet envers des choses que nous ne pouvons connaître mais qu'en même temps nous ne pouvons pas ne pas tenter de connaître. Le savoir historique est un savoir fragile, mais le seul possible. Un savoir où je me quitte sans me quitter. Un savoir qui crée de l'ordre mais doit garder l'œil fixé sur le désordre. Enfin, un savoir qui est surtout une parole par laquelle les hommes projettent ce qu'ils sont dans ce qu'ils ne sont plus, par laquelle je dialogue avec ce qui m'est à la fois le plus semblable et le plus étranger: la mort.